



YANN **LE BOHEC**

TEXT O

La Guerre romaine

58 avant J.-C. – 235 après J.-C.

LA GUERRE ROMAINE

DU MÊME AUTEUR

- L'Archéologie militaire de l'Afrique du Nord dans l'Antiquité*, Presses de l'ENS, 1979.
- La Troisième Légion Auguste*, éd. CNRS, 1989.
- Les Unités auxiliaires de l'armée romaine en Afrique Proconsulaire et Numidie sous le Haut-Empire*, éd. CNRS, 1989.
- Histoire militaire des guerres puniques*, éd. du Rocher, 1996 ; Tallandier, coll. « Texto », 2014.
- L'Armée romaine sous le Haut-Empire*, éd. Picard, 1989, 3^e éd. 2002.
- César, chef de guerre*, éd. du Rocher, 2001 ; Tallandier, coll. « Texto », 2015 et 2019.
- L'Armée romaine sous le Bas-Empire*, éd. Picard, 2006.
- L'Armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la crise du troisième siècle*, éd. du Rocher, 2009.
- Alésia*, Tallandier, coll. « L'Histoire en batailles », 2012, rééd. coll. « Texto », 2016 et 2019.
- Naissance, vie et mort de l'Empire romain*, éd. Picard, 2012.
- Histoire de l'Afrique romaine*, éd. Picard, 2^e éd., 2013.
- Géopolitique de l'Empire romain*, Ellipses, 2014.
- Spartacus, chef de guerre*, Tallandier, 2016 ; coll. « Texto », 2018.
- Histoire des guerres romaines*, Tallandier, 2017.
- Lucullus. Général et gastronome*, Tallandier, coll. « L'art de la guerre », 2019.

YANN LE BOHEC

LA GUERRE ROMAINE

58 avant J.-C.-235 après J.-C.

TEXT0

Texte est une collection des éditions Tallandier

La première édition de cet ouvrage a été publiée
dans la collection « L'Art de la guerre »
sous la direction de Christine Lorin
de Grandmaison

© Éditions Tallandier, 2014
et 2019 pour la présente édition
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-4217-9

SOMMAIRE

Table de l'iconographie.....	10
Chronologie des empereurs	13
Prologue.....	15
L'enquête, p. 15. – Les sources, p. 18. – La polémologie et la machélogie, p. 27. – Conclusion, p. 34. – Appendices, p. 34.	
Chapitre premier. L'armée comme institution	37
Les unités, p. 37. – <i>La garnison de Rome</i> , p. 38. – <i>L'armée des frontières</i> , p. 41. – <i>La marine</i> , p. 49. – <i>Les détachements</i> , p. 50. – <i>Les forces supplétives</i> , p. 51. – <i>Appendices</i> , p. 53. – La hiérarchie, p. 57. – <i>L'empereur et son second</i> , p. 58. – <i>Les officiers</i> , p. 60. – <i>Les soldats</i> , p. 66. – Le recrutement : les « ressources humaines », p. 79 – <i>Le conseil de révision</i> , p. 80. – <i>L'armée et la société</i> , p. 82. – <i>L'armée et les provinces</i> , p. 85. – Conclusion, p. 89.	
Chapitre II. L'environnement de la guerre.....	91
Les causes de guerre, p. 91. – Les ennemis, p. 99. – Les mentalités collectives, p. 106. – La psychologie et la guerre, p. 111. – Les religions, p. 113. – Le droit, p. 118. – Les philosophies, p. 124. – Le rôle civil de l'armée, p. 128. – <i>La politique</i> , p. 128. – <i>L'économie</i> , p. 129. – <i>La société</i> , p. 133. – <i>La culture</i> , p. 135. – <i>Les religions</i> , p. 136. – Conclusion, p. 137. – Appendices, p. 137.	

Chapitre III. Vers le combat..... 141

La vie quotidienne : en ville, p. 141. – La vie quotidienne : le service, p. 144. – La discipline..., p. 150. – ... et l'indiscipline, p. 153. – L'équipement, p. 161. – *Le vêtement*, p. 161. – *L'armement individuel*, p. 164. – *L'armement collectif*, p. 171. – L'exercice, p. 174. – Les services : le fonctionnement, p. 183. – *La logistique*, p. 183. – *Le génie militaire*, p. 187. – *Le renseignement*, p. 192. – *Les transmissions*, p. 193. – *Le train*, p. 195. – *Le service de santé*, p. 195. – *La religion*, p. 199. – La marche au combat, p. 199. – La politique et la diplomatie, p. 207. – *La politique de l'empereur*, p. 207. – *La politique de l'empire*, p. 212. – Conclusion, p. 218. – Appendice : le vocabulaire latin des camps, p. 218.

Chapitre IV. La tactique 221

Généralités sur la tactique, p. 221. – La bataille, p. 224. – *L'ordre de bataille*, p. 225. – *Le combat des unités*, p. 232. – *Le combat des hommes*, p. 241. – *L'issue de la bataille*, p. 253. – Le siège, p. 257. – *La poliorcétique défensive*, p. 258. – *La poliorcétique offensive*, p. 263. – Les autres formes de combat, p. 273. – *La gesticulation*, p. 273. – *Le combat en milieu urbain*, p. 274. – *Le combat en montagne*, p. 276. – *La bataille de nuit*, p. 277. – *La guerre biologique et chimique*, p. 278. – *La guérilla et la contre-guérilla*, p. 280. – *Le combat naval*, p. 288. – Et les civils..., p. 294. – Le niveau opérationnel, p. 296. – Conclusion, p. 296.

Chapitre V. La stratégie..... 299

Généralités sur la stratégie, p. 299. – L'impérialisme, p. 303. – La géostratégie, p. 306. – La grande guerre, p. 311. – *L'offensive et la défensive*, p. 312. – *Les composantes éventuelles*, p. 316. – *Les moyens mis en jeu*, p. 318. – *Les résultats*, p. 321. – La petite guerre, p. 323. – La stratégie dans le temps, p. 329. – *La naissance de la frontière militaire*, p. 329. – *Les difficultés de la frontière militaire et la réorganisation*, p. 333. – *Le calme sur la frontière militaire*

SOMMAIRE

et l'alerte, p. 335. – *La stabilité provisoire sur la frontière militaire*, p. 340. – *La crise de la frontière militaire*, p. 342. – *La stratégie dans l'espace*, p. 345. – *Le vocabulaire*, p. 345. – *Les composantes*, p. 347. – *La diversité géographique : évolution*, p. 354. – *Rome, l'Italie et les provinces inermes*, p. 356. – *Transition stratégique*, p. 359. – *Le Nord*, p. 359. – *Transition stratégique*, p. 364. – *L'Est*, p. 364. – *Le Sud*, p. 368. – *Conclusion*, p. 371.

Épilogue.....	373
La spécificité de la guerre romaine, p. 373. – La force de l'armée romaine, p. 376. – Les faiblesses de l'armée romaine, p. 381. – La mort de l'armée romaine, p. 382.	
Notes.....	385
Abréviations, sources et bibliographie.....	457
Abréviations, p. 457. – Sources, p. 459. – Bibliographie, p. 459.	
Index des noms propres.....	465
Index des noms communs.....	469

TABLE DE L'ICONOGRAPHIE

1. Carte de l'Empire romain sous le Principat.....	14
2. Un légionnaire.....	42
3. Un cavalier auxiliaire	45
4. Un navire de guerre	48
5. Les armes offensives.....	162
5. a. Des épées : un <i>gladius</i> et une <i>spatha</i>	
5. b. Une lance et un javelot : un <i>pilum</i> et une <i>lancea</i>	
6. Les armes défensives	165
6. a. Un casque	
6. b. Un bouclier	
6. c. Les cuirasses	
7. L'artillerie	168
8. Un terrain d'exercice ou <i>campus</i>	182
9. Un pont.....	190
10. Deux sarcophages de bataille, le sarcophage de Portonaccio et le sarcophage Ludovisi	236
11. Le siège d'Alésia.....	264
12. Une tour en bois.....	266
13. Le schéma du pseudo- <i>limes</i>	348
14. Un camp permanent, Lambèse, dans l'Algérie actuelle	350

« L'immense empire que les Romains possèdent
a été acquis par leur valeur ;
il n'est en rien un cadeau de la Fortune. »

Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, III, 5, 1 (71).

Et voici une occasion supplémentaire
de remercier Dominique,
sans qui ce livre aurait davantage tardé.

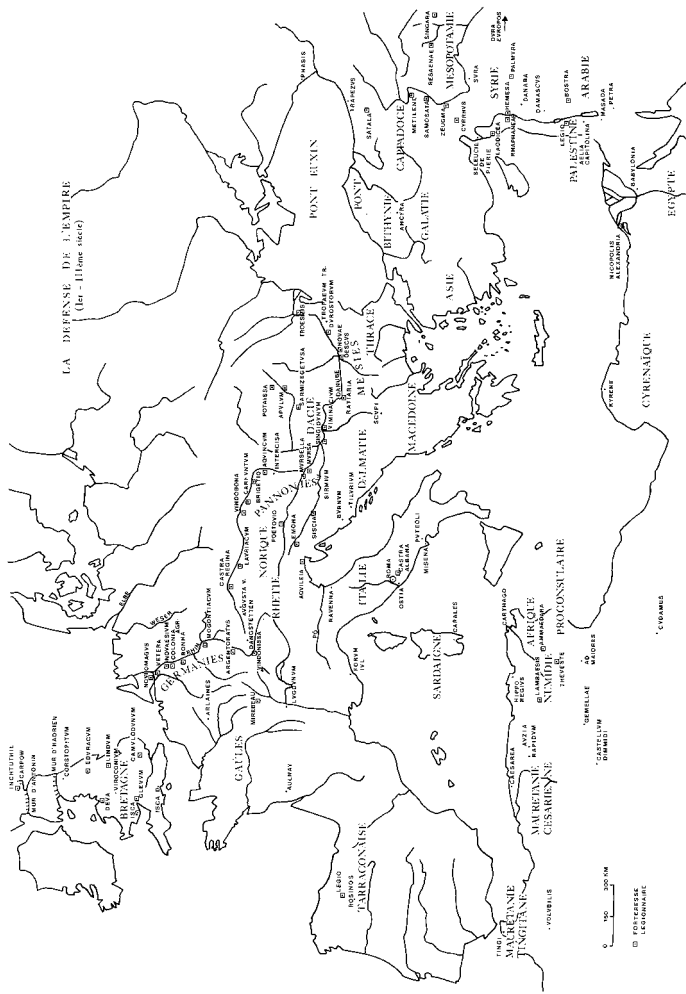
Merci aussi à Christine Lorin de Grandmaison,
pour avoir si bien joué son rôle de directrice
de collection.

CHRONOLOGIE DES EMPEREURS

(Lassère J.-M., *Manuel d'épigraphie romaine*, 2, 2005,

Paris, p. 998-1028)

Auguste : 31/27 avant J.-C. -14 après J.-C.	Macrin : 217-218
Tibère : 14-37	Élagabale dit aussi Héliogabale : 218-222
Caligula : 37-41	Sévère Alexandre : 222-235
Claude : 41-54	Maximin le Thrace : 235-238
Néron : 54-68	Gordien I ^{er} et II : 238
Galba : 68-69	Balbin et Pupien : 238
Othon : 69	Gordien III : 238-244
Vitellius : 69	Philippe l'Arabe : 244-249
Vespasien : 69-79	Dèce, Trajan Dèce de ses noms complets : 249-251
Titus : 79-81	Trébonien Galle : 251-253
Domitien : 81-96	Émilien : 253
Nerva : 96-98	Valérien : 253-260
Trajan : 98-117	Gallien : 253-268
Hadrien : 117-138	Claude II dit le Gothique : 268-270
Antonin le Pieux : 138-161	Aurélien : 270-275
Marc Aurèle : 161-180	Tacite : 275-276
Commode : 180-192	Probus : 276-282
Pertinax : 193	Carus : 283-285
Didius Julianus : 193	Carin : 283-285
Septime Sévère : 193-211	Numérien : 283-284
Pescennius Niger : 193-194	
Clodius Albinus : 195-197	
Caracalla : 211-217	



1. Carte de l'Empire romain sous le Principat.

PROLOGUE

L'ENQUÊTE

Comment les Romains faisaient-ils la guerre ? Poser cette question revient à parler de tactique et de stratégie, domaines qui, de manière étonnante, n'ont été que rarement abordés par les historiens de l'Antiquité, notamment dans les universités. Pourtant, la matière ne manque pas, en sorte que, pour rester dans des limites raisonnables, il nous a fallu cantonner la période traitée à l'extrême fin de la République et à la partie du Haut-Empire qui est appelée le Principat¹.

Bien sûr, qui dit guerre dit armée. Il faudra donc décrire cet instrument dont disposait l'État, encore que ce thème ait été plus souvent étudié, de manière inégale il est vrai.

Or le problème est loin d'être inintéressant. En effet, l'armée romaine fut sans conteste la plus efficace parmi celles qui ont marqué l'histoire de l'humanité : elle a conquis un immense empire en cinq siècles ; et surtout elle a su le conserver pendant cinq autres siècles. Aussi surprenant que le fait puisse paraître, beaucoup d'auteurs ont négligé son rôle, et ils ont sous-estimé son intérêt. Ces silences et ces négligences s'expliquent².

En France, l'école des Annales, marxisante et fortement dominatrice entre les années 1950 et 1989, assurait qu'une guerre était nécessairement gagnée par le plus

riche. L'économie permettant de tout comprendre, il était inutile d'étudier les batailles, qui étaient jugées moins importantes que l'agriculture, l'industrie et le commerce ; s'occuper de tactique ne pouvait être que le loisir de colonels retraités. À l'opposé, d'autres marxistes, Mao Zedong ou Fidel Castro, ont prouvé qu'un pays pauvre pouvait vaincre une armée riche. Il est vrai que le mépris pour l'histoire militaire n'était pas universellement répandu, et cette discipline s'était réfugiée surtout chez les Anglo-Saxons. Finalement, même dans notre pays, de nombreux chercheurs se sont convertis à ce genre d'enquêtes, et il n'est plus honteux de faire de l'histoire-batailles. Cherchant toujours à marquer leur originalité, les héritiers de l'école des Annales essaient aujourd'hui d'enfermer l'histoire militaire dans l'histoire sociale. Avec succès ? L'avenir le dira.

Ce silence n'est pas sans conséquences : en France, beaucoup de simples curieux, d'historiens et même d'universitaires, parce qu'ils ont été privés d'un enseignement sur ces sujets, sont décontenancés quand ils sont confrontés à l'art de la guerre. Pour eux, l'histoire militaire est un domaine ésotérique que seuls quelques spécialistes comprennent. Pourtant, aujourd'hui, des officiers, des universitaires, des sociologues ou encore des économistes réfléchissent sur ces thèmes et ils écrivent des ouvrages dans lesquels on trouve les questions à poser et même parfois les réponses à leur apporter. Certes, leur vocabulaire n'a pas toujours de correspondant en grec ou en latin. Mais, on le verra, il est possible de démythifier une science qui n'est ni plus facile ni plus difficile que les autres.

Au chapitre des difficultés, ce n'est pas tout. Les écrivains de l'Antiquité, eux aussi, nous ont tendu des pièges. Alors que les commandants d'armée connaissaient une

grande variété de types de combat, les langues qu'ils parlaient, le grec et le latin, ne possédaient pas beaucoup de termes pour les décrire. Il leur fallait parfois recourir à des périphrases, et la guérilla devint ainsi dans les écrits de César « l'autre façon » (de combattre), *alia ratio* (BG, III, 28, 1). C'est qu'ils n'avaient pas toujours conceptualisé les différents domaines de ce genre d'activités. Comment parler de la stratégie ? Certes, le mot vient du grec. Mais, dans cette langue, il n'a jamais eu le sens que nous lui donnons à présent : il désignait la fonction d'un chef militaire et, éventuellement, la zone géographique dans laquelle il l'exerçait. Aussi, quand nous parlerons de « petite guerre », de « guerre asymétrique », de « grande stratégie », etc., il faudra bien avoir présent à l'esprit que ce sont des mots qui renvoient à des concepts élaborés à l'époque moderne, et que les anciens n'avaient aucun terme équivalent à leur disposition.

À l'opposé, quand la question de l'armée (et non de la guerre) est abordée, le terrain est plus aisé parce que les anciens possédaient un vocabulaire élaboré pour la désigner. Tous les historiens l'ont donc décrite, mais seulement comme une institution, ce qui veut dire qu'elle était divisée en corps, soumise à une hiérarchie et constituée par un type de recrutement particulier.

En pensant à ces questions, nous avons présent à l'esprit le titre d'un excellent ouvrage écrit jadis par Paul Petit, *La Paix romaine* (1967, Paris). Ce grand savant, hélas totalement réfractaire aux batailles et aux guerres, y décrivait d'abord l'armée du Principat, paradoxalement sans mentionner les conflits dans lesquels elle a été impliquée, puis il présentait les organes civils qui permettaient au pouvoir de fonctionner, ensuite l'économie, la société, et enfin les religions. Écrire « sans mentionner les conflits » est forcément inexact, car, comme tous les

historiens d'autrefois, qui professaient un profond mépris pour ces événements, il ne pouvait pas ne pas les rencontrer à chaque page de son enquête.

Tout en rendant hommage à Paul Petit, il fallait compléter et rectifier son propos. La paix et la guerre constituaient les deux faces d'une même réalité, la vie de l'empire. Laissons-lui la paix ; prenons la guerre.

LES SOURCES

L'histoire de l'Antiquité n'est jamais plus passionnante qu'au moment où plusieurs sources peuvent être confrontées, comme par exemple la littérature et l'archéologie. Mais, pour notre propos, ce sont les textes qui apportent les matériaux les plus utiles : revenir aux écrits constitue une démarche qui ne peut qu'être fructueuse³. Rappelons que les Romains du Haut-Empire n'ont pas tout inventé : les temps antérieurs ont vu naître une abondante littérature militaire. Quelle que soit l'époque, on peut distinguer trois types d'ouvrages susceptibles de nous être utiles : les premiers ont été écrits par de grands auteurs des littératures grecque et latine et les seconds par des petits maîtres, en général appelés des « techniciens » ; il convient enfin de leur joindre un troisième groupe, les recueils dus à des juristes. À vrai dire, ceux que nous appelons les techniciens ont publié des traités, les uns vraiment techniques (comment construire une pièce d'artillerie), les autres remplis de conseils relevant surtout du bon sens, d'autres encore juxtaposant ces deux sortes de renseignements.

Comme souvent dans nos études, tout a commencé par les Grecs et par l'*Illiade*, premier récit d'histoire militaire et aussi premier manuel pour chef de guerre. La naissance

et le développement de cette science au sein de ce peuple ont suivi, avec des noms illustres, Hérodote, qui en fut le père, Thucydide, Xénophon et Polybe⁴. Ce dernier est particulièrement enrichissant pour l'étude de Rome, car il se situe à la jonction entre Grecs et Romains, et il a notamment laissé une célèbre description de l'armée romaine (VI, 21-23). Les Hellènes ont inventé non seulement l'histoire, mais encore l'art de la guerre né avec *Le Commandant de cavalerie* de Xénophon. Déjà des techniciens ont fait leur apparition. La poliorcétique, qui enseigne comment défendre et prendre les villes, a été illustrée par Énée le Tacticien⁵, Biton et Philon de Byzance⁶. Et Hermogène de Smyrne avait compilé des stratagèmes, ce qui pouvait n'être pas inutile.

Que les Romains aient été souvent les héritiers des Grecs, le fait est bien attesté, et il peut déjà être constaté pour l'époque de la République. Pourtant, ils avaient leur propre originalité, surtout dans le domaine du droit, mais pas exclusivement dans cette discipline. Ils ont en outre donné naissance à la science des arpenteurs, les *agrimensores* et les *gromatici*, qui n'étaient pas indifférents aux problèmes militaires. De même, Caton l'Ancien, célèbre pour avoir voulu détruire Carthage, avait écrit un traité sur la guerre, hélas perdu pour nous. Toujours avant le Haut-Empire, les Romains ont eu des historiens, les annalistes, dont presque toutes les œuvres ont disparu, et au premier chef Tite-Live⁷, qui a bien décrit l'armée de 340 avant J.-C. (VIII, 8, 3-13), également Salluste⁸, et plus encore César dont les écrits donnent le meilleur manuel consacré à la guerre qu'a produit toute la littérature latine⁹. Vers la même époque, Lucius Cincius avait inauguré une nouvelle discipline appelée à un grand avenir, l'analyse des armées du point de vue juridique¹⁰.

Suit l'époque du Principat, période à laquelle est surtout consacrée cette étude, qui a vu une extraordinaire floraison de traités concernant les affaires militaires. Il faut néanmoins exprimer deux regrets. D'abord, tous ces écrits n'ont pas attiré l'attention des modernes, parce qu'ils ne possèdent pas une grande valeur littéraire, et ensuite une partie d'entre eux a disparu ; nous n'en avons connaissance que par des mentions dans les textes qui ont survécu¹¹.

Les historiens ont poursuivi leurs quêtes, d'abord Velleius Paterculus¹² et plus encore Flavius Josèphe, dans *La Guerre des Juifs*¹³. Cet aristocrate juif avait commandé une armée de ses compatriotes contre les Romains en 66. Puis il avait été vaincu et fait prisonnier, retenu sur parole dans l'entourage de Vespasien et de Titus, car il appartenait à la noblesse. Il devint même l'ami de ses vainqueurs, qui lui donnèrent la citoyenneté romaine. Évidemment, il lui fallait justifier sa défaite, et il le fit en décrivant une armée romaine invincible, à laquelle personne ne pouvait résister, ni lui, ni aucun autre. De ce fait, son récit possède une valeur irremplaçable pour connaître la guerre en 66-70. D'autres auteurs n'ont pas démerité : Tacite (*Annales, Histoires et Agricola*)¹⁴, Suétone¹⁵, Plutarque¹⁶, Aelius Aristide (*Éloge de Rome*), Florus¹⁷, Dion Cassius¹⁸ et Hérodiën¹⁹. En outre, pour la vie quotidienne et l'administration, rien ne vaut la correspondance de Pline le Jeune²⁰.

Et, là encore, on regrettera une abondante littérature perdue, dont une œuvre historique de Pline l'Ancien²¹. Il est aussi bien établi que plusieurs empereurs, dont les principaux furent Auguste, Trajan et Hadrien²², ont écrit sur ces matières. Il ne reste de leurs textes que des bribes ; ils s'intéressaient sans doute en priorité aux problèmes juridiques posés par l'armée.

La littérature technique a alors pris un essor étonnant. Hélas, il n'existe pas de manuel, pas de grande synthèse. Quelques modernes, pourtant, considèrent comme tel le traité intitulé *Le Général* d'Onesandros (parfois appelé à tort Ono-, Onasandros, ou encore Ono-, Onasander). En réalité, ce livre répondait à des préoccupations politiques et non pas militaires : l'auteur y assurait que l'origine sociale ne devait pas compter dans le choix des chefs, que seul importait le talent ; mais les mentalités de l'époque n'étaient pas préparées à ce genre de révolution²³. On trouve toutefois un écrit plus proche du manuel dans les *Cestes* de Julius Africanus (voir aussi Frontin, cité plus loin).

Plusieurs autres domaines de l'art militaire ont donné matière à des publications. La pratique de l'exercice est connue grâce au *Périple du Pont-Euxin* d'Arrien²⁴ et plus encore grâce aux discours prononcés par Hadrien en Afrique, où ils ont été conservés par une inscription gravée à Lambèse²⁵. Le camp de marche, construit tous les soirs et détruit tous les matins, a été décrit par un personnage jadis appelé Hygin (son vrai nom reste inconnu ; on l'appelle maintenant le pseudo-Hygin)²⁶. La tactique a inspiré Élien (*Théorie de la tactique*) et Asclépiodote (même titre)²⁷, dont le principal souci a été de comparer la phalange macédonienne et la légion romaine, un faux problème qui néanmoins passionne encore quelques personnes – l'histoire a clairement établi laquelle de ces deux formations l'emportait. La tactique est très bien analysée par Arrien, dans les *Taktika* et l'*Ordre de bataille contre les Alains*²⁸. Il est en outre bien connu qu'au combat le général romain pouvait utiliser deux atouts, l'artillerie et le stratagème. Les balistes ont été décrites, pour la bataille en plaine ou pour le siège, par Athénée (*Des machines*), Vitruve (livre X)²⁹, Héron d'Alexandrie (*La*

chirobaliste et nombreux traités perdus)³⁰ et un anonyme, auteur des *Belopoeika*. Pour la poliorcétique, présente dans la plupart des traités consacrés à l'artillerie, on lira surtout Apollodore de Damas³¹. Enfin, un grand nombre de stratagèmes³² ont été réunis par Polyen³³ et mieux encore, pour Rome, par Frontin³⁴.

La stratégie, nous l'avons dit, n'a jamais été clairement conceptualisée dans l'Antiquité, et par voie de conséquence jamais analysée. Elle a pourtant bien existé, et nous lui consacrerons un chapitre ultérieurement. En revanche, le droit était bien connu. Il a été inventé par les Romains, dit-on souvent, ce qui est peut-être un peu injuste pour les Grecs ; ils l'ont néanmoins développé de manière extraordinaire, et les réflexions de leurs juristes ont également touché le domaine de l'armée et de la guerre. On trouvera des éléments dans l'œuvre de Gaius, un juriste du II^e siècle³⁵. De nombreux autres textes ont été écrits par Tarrutenus Paternus, Venuleius Saturninus, Arrius Menander, Aemilius Macer, et les auteurs sévériens qui ont porté le droit romain à son apogée, Papinien, Paul, Modestin et Callistrate. Ils s'occupaient surtout de problèmes comme le mariage des soldats, leur testament, leurs promotions...

Par la suite, sous le Bas-Empire (IV^e-V^e siècles), Rome a eu de nouveaux problèmes à résoudre, ce qui a produit des écrits entrant dans les trois catégories mentionnées plus haut, mais ils sont moins nombreux et ils ne présentent pas toujours de l'intérêt pour les périodes antérieures. Pour l'histoire, on distinguera Aurélius Victor (*Le Livre des Césars*), et un anonyme qui en a donné un abrégé³⁶. On leur ajoutera Eutrope³⁷, l'auteur anonyme de l'*Histoire Auguste*, un ouvrage plein d'anachronismes pour la période postérieure aux Sévères³⁸, et enfin Orose, un prêtre chrétien ami de saint Augustin, qui voulait

prouver que les chrétiens n'étaient pas responsables de tous les malheurs dont a souffert l'humanité, point de vue difficile à contester³⁹.

Il y a mieux et plus utile. Végèce, qui a écrit à la fin du IV^e siècle, a eu le sentiment de vivre une crise grave⁴⁰. Pour y remédier, il proposait une mesure proprement réactionnaire : revenir à la légion du Haut-Empire, car elle réussissait à vaincre les barbares. Il cherchait donc à reconstituer la situation du Principat, avec d'inévitables anachronismes. Par ailleurs, Jean le Lydien, dit aussi Lydus, donne des précisions parfois tirées d'archives administratives. Mais ce sont les recueils juridiques qui sont de loin les plus précieux⁴¹. Le *Code Théodosien*, surtout dans son livre VII, contient des lois souvent très anciennes concernant notre sujet, à compléter par le *Corpus iuris civilis* (529 et 534) qui est composé de quatre éléments, le *Code Justinien*, le *Digeste*, les *Institutes*, et les *Novelles*, celles-ci sans intérêt pour nous car trop tardives. Quelques modernes se tournent aussi vers les auteurs byzantins⁴², hélas peu utiles pour notre propos. Seuls deux historiens, Zonaras⁴³ et Zosime⁴⁴, ont lu des sources fiables rapportant le passé de Rome.

Et ce n'est pas tout. Ajoutons à ceux-là deux collections tardives qui rendront de grands services pour approcher l'armée romaine. Des dictionnaires conçus pendant l'Antiquité donnent des traductions en latin de termes utilisés en grec ; on peut, grâce à ces *Glossaires*, proposer des définitions pour des institutions romaines⁴⁵. En outre, le *Talmud*, recueil de textes juifs, rapporte des avis de rabbins qui mentionnent quelquefois des soldats romains⁴⁶.

La documentation fournie par les livres ne suffit pourtant pas. Il convient de lui ajouter ce qu'apportent l'épigraphie, la numismatique, la papyrologie et, plus encore, l'archéologie. Une présentation un peu plus complète de

ces disciplines se trouve dans notre *Armée romaine sous le Haut-Empire*⁴⁷.

L'épigraphie, science des inscriptions⁴⁸, étudie surtout des épitaphes, des dédicaces, gravées en l'honneur des empereurs, des nobles ou des dieux, et des diplômes militaires, copies certifiées conformes devant témoins de lois donnant des droits aux soldats libérés⁴⁹. On connaît aussi des tuiles estampillées au nom d'unités et d'autres sortes d'inscriptions. Ces textes sont contemporains des faits auxquels ils se rapportent, d'où leur intérêt. Mais ils s'adressaient à des lecteurs initiés, à des personnes qui savaient à quelles réalités ils se référaient ; d'où leur difficulté. En effet, il arrive parfois que des titres ne soient pas connus par ailleurs et ils restent donc mystérieux, comme l'*ad fiscum*, l'*ad praepositum* ou le *conductor*⁵⁰. En conséquence, l'épigraphie pose plus de problèmes qu'elle n'apporte de solutions⁵¹. Hélas !

Ce dossier s'est enrichi depuis quelques années grâce à des documents nouveaux qui ont fait leur apparition⁵². Il s'agit de tablettes de bois trouvées notamment à Vindonissa (Windisch, Suisse) et Vindolanda (Bretagne), et de tessons de céramique ou ostraka remployés comme brouillons ou pour des messages modestes, provenant de Gholaiia (Bu Njem, Libye), du mons Claudianus, de Krokodilô et de Didymoi (Égypte).

Entre épigraphie et iconographie, la numismatique, science des monnaies⁵³, combine textes courts et images ramassées ; elle permet de savoir comment le pouvoir politique concevait son rôle militaire. De nombreuses légions ont eu l'honneur de voir leur nom gravé sur des deniers, sans doute en remerciement d'un appui solide dans un épisode de conflit politique.

Nous nous éloignons un peu de l'épigraphie avec la papyrologie qui donne de nombreux renseignements sur

la vie quotidienne des militaires⁵⁴ ; quelques-uns d'entre eux ont même laissé des dossiers, riches et complexes. La grande majorité des papyrus a été retrouvée en Égypte, ce qui limite leur portée mais non leur intérêt.

Tous les documents qui viennent d'être mentionnés ont été découverts grâce à l'archéologie. Cette science, en plein essor, nous donne énormément d'informations. Son domaine est sans limites et les recherches s'accroissent de manière extraordinaire⁵⁵. En ce qui concerne l'armée romaine, les fouilles permettent de retrouver des sculptures⁵⁶, des objets et des constructions monumentales. Elles livrent notamment des équipements, surtout des armes, offensives et défensives, dont la nature est souvent expliquée par des bas-reliefs ; ces derniers permettent de reconstituer le matériel dont disposaient les soldats à une époque donnée⁵⁷. Les fouilleurs dégagent aussi des défenses, les unes linéaires (murs de Bretagne et d'ailleurs) et les autres ponctuelles (des camps)⁵⁸. Il est alors possible d'échafauder des théories sur les organisations stratégiques des différentes régions de l'empire.

Les stèles funéraires permettent de décrire avec précision les soldats ; elles portent soit un relief, soit une inscription, soit ces deux éléments à la fois. Nous pensons que cet art est né en Italie à la fin de l'époque républicaine et que ce sont les soldats qui l'ont diffusé dans les provinces. Des légionnaires venus de la péninsule ont fait graver des monuments tels qu'ils les avaient vus dans leur patrie ; ils ont été imités par les recrues originaires des autres provinces. Les défunts étaient représentés de différentes manières, en civils, en militaires, ou en civils avec des éléments militaires ; ils appartenaient aussi bien aux légions qu'aux unités auxiliaires.

LA GUERRE ROMAINE

Les soldats d'après *Germania romana*, 1924, III

Vêtement	civil	manteau (en pied)	I, 1 et 3
		toge (en pied)	II, 1-4 ; XVIII, 2-4 et 6
		toge (banquet funéraire)	X, 2 et 4 ; XI, 3-4
	militaire	voir ci-dessous	
	mixte	en pied	III, 3
		banquet funéraire, cheval à part	XI, 1-2
Équipement militaire	légionnaire		III, 1
	légionnaire porte-enseigne	<i>aquilifer</i>	V, 3
		<i>signifer</i>	V, 1
		<i>imaginifer</i>	IV, 2
	auxiliaire	archer	I, 3
		cavalier	V, 1-4 ; VIII, 1-4 ; XXIX, 2-4
cavalier tuant un ennemi à terre		V, 4 ; VII, 1-3	

Le soldat faisait normalement préparer une sépulture pour lui-même, parfois pour son couple (XXXII, 2 et 4 ; XXXIII, 1 et 3), rarement, et plus parcimonieusement encore, pour sa famille (XV, 1 ; XVI, 3 ; XVII, 4).

À côté des analyses traditionnelles, de nouvelles méthodes ont fait leur apparition. La photographie aérienne (voire satellitaire) a fait découvrir des camps, par exemple la forteresse légionnaire de Mirebeau en Côte-d'Or. Et des amateurs se sont passionnés pour des reconstitutions historiques, ce que les anglophones appellent des reenactments (l'Hermine Street Guard fonda le principe en Angleterre, suivie par de nombreuses autres associations, comme la Legio VIII Augusta en France). Ils ne servent pas seulement à animer des spectacles pour grand public ; leurs recherches

permettent souvent de mieux comprendre la disposition des différentes pièces d'armement et leur fonctionnement.

Le bonheur le plus grand, pour un historien, consiste à pouvoir rapprocher plusieurs sources sur un même sujet, avons-nous dit. Cette félicité est rare, hélas.

LA POLÉMOLOGIE ET LA MACHÉLOGIE

Les réflexions sur ces deux domaines de la pensée que sont guerre et bataille sont anciennes. On a vu qu'elles ont fleuri dans l'Antiquité, et il faut espérer que le lecteur ne nous tiendra pas rigueur de ce néologisme qu'est « machélogie, la science de la bataille » (du grec *machè*, « combat ») ; nous l'avons inventé pour établir un parallèle avec polémologie. Le débat né de ces deux concepts a connu un nouvel essor à la Renaissance. Évidemment, il ne saurait être question ici de reprendre l'ensemble du dossier ; nous voudrions pourtant relever les principales étapes et mentionner les principaux travaux qui ont marqué l'évolution de la réflexion depuis cinq siècles, ainsi que les auteurs dont la pensée permet de comprendre ce qui s'est passé dans l'Antiquité, d'autant que ces savants connaissaient souvent très bien cette époque⁵⁹.

Comme il fallait s'y attendre, si l'on veut bien admettre que notre civilisation a refléuri dans l'Italie de la Renaissance, c'est dans ce pays et à cette époque qu'est née la littérature sur la guerre, en sorte que les auteurs anciens ont été très utilisés. Et deux noms se dégagent. Nicolas Machiavel⁶⁰, qui a écrit *Le Prince* en 1515, connaissait bien ses classiques, notamment Xénophon et Aristote. Appelant de ses vœux l'unité de l'Italie, il a décrit la situation politique et militaire de son temps avec un mélange de bon sens qui n'a rien de très novateur et un peu de cynisme,

par exemple quand il cite le proverbe : « La guerre fait des voleurs et la paix les fait pendre. » Parce qu'il a vivement attaqué l'Église et surtout son pouvoir temporel, il a été caricaturé par la suite : faire du « machiavélisme » un cynisme sans bornes, c'est une invention des catholiques et des protestants, pour une fois d'accord. Contemporain et ami de Machiavel, Francesco Guicciardini, appelé chez nous François Guichardin⁶¹, a laissé une *Histoire d'Italie*, publiée en 1537-1540 ; avec le pessimisme en plus, il partage les idées de Machiavel, et notamment il distingue les réalités, qu'il préfère, à l'idéologie. L'intérêt de ces deux penseurs consiste en ce qu'ils lient étroitement la guerre à la politique, méthode qui doit être appliquée à l'Antiquité.

S'agissant des Romains, qui ont inventé le droit, comme nous l'avons dit, ce domaine a été étudié très tôt, par Hugo Grotius qui, dans les *De iure belli ac pacis libri tres* parus en 1625, a posé les fondements des règlements internationaux en les appuyant sur le droit naturel.

Les Français prirent la suite des Italiens dans l'étude des guerres, en particulier de la tactique et de la stratégie. Est-il utile d'insister sur Vauban ? Plus connu pour ses constructions que pour ses écrits militaires, quelque peu éparpillés dans une œuvre abondante, il a renouvelé la poliorcétique et l'artillerie pour répondre à l'usage de la poudre à canon qui se développait. La guerre a également beaucoup inspiré le célèbre Guibert⁶². Entre autres apports, cet auteur a montré que la tactique ne vaut rien sans l'entraînement. En outre, il indiquait que le stratège doit connaître ses ennemis, que son armée ne peut rien sans l'appui de la nation, des civils, et qu'il doit veiller avec soin au recrutement. Enfin, il ne négligeait pas la logistique, rappelant le mot de Caton : « La guerre nourrit la guerre. » Tous ces aspects, l'exercice, la politique,

l'économie, la société et la psychologie collective, sont très présents dans la guerre romaine.

Clausewitz et Jomini nous ramènent à Guichardin et Machiavel : comme eux, ils ont étudié la guerre comme un moment de la politique, et ils ont défini le « paradigme napoléonien », qui repose sur le nationalisme et le militarisme, et sur la recherche de la victoire totale par l'offensive⁶³. À l'instar de Machiavel, C. von Clausewitz est victime d'une déformation de sa pensée, causée par une lecture hâtive de ses écrits et par une citation sortie de son contexte. On lui a en effet attribué un autre monument de cynisme : « La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens. » Mais il a dit aussi : « La guerre est un instrument de la politique ; en aucun cas elle ne doit être considérée comme une activité autonome. » En fait, Clausewitz et Jomini ont été très marqués par l'histoire de Napoléon I^{er}, et ils ont essayé de décrire et non de porter des jugements moraux. Pour Clausewitz⁶⁴, donc, qui s'est notamment inspiré de A. Rühle von Lilienstern⁶⁵, la guerre résulte de conflits entre États, ce qui implique qu'elle est un phénomène culturel et pas naturel. Il ne faut s'y engager qu'avec prudence, car elle se déroule dans le « brouillard » et elle est « caméléon » : il est difficile d'en voir la réalité et d'en prévoir l'issue. Jamais garanti, le succès implique obligatoirement un accord entre le peuple, le gouvernement et le (ou les) chef militaire, « la remarquable trinité ».

Bien qu'il se soit posé en rival de Clausewitz, A. de Jomini a suivi les mêmes chemins⁶⁶. Nous retiendrons les excellentes définitions qu'il a laissées : « La stratégie est... l'art d'embrasser tout le théâtre de la guerre... La tactique est l'art de combattre sur le terrain. » Rappelons aussi que Clausewitz et Jomini ont inspiré les recherches récentes de la RAND Corporation aux États-Unis⁶⁷. Toutefois, ces deux auteurs n'ont pas fait l'unanimité et K.-W. von Willisen⁶⁸

a proposé une théorie radicalement opposée. À ses yeux, la guerre n'a rien à voir avec la politique et elle répond à une logique parfaite ; elle ne concerne que la tactique et la stratégie. On remarque cependant qu'il n'a pas rencontré le succès auprès des modernes, c'est le moins qu'on puisse en dire. En revanche, se fondant sur une autre discipline, l'éthologie ou science du comportement, Konrad Lorenz contredit les affirmations de Clausewitz ; il a été parfois entendu, par exemple par Robert Ardrey⁶⁹. Il estimait qu'une agressivité naturelle existe chez l'homme et qu'il est nécessaire d'en faire une utilisation intelligente, notamment hors de la bataille⁷⁰. Sur les origines de la guerre, et pour approfondir ces réflexions, on lira Alain Joxe⁷¹.

La littérature revient à une problématique plus militaire avec Charles Ardant du Picq⁷². Cet officier, qui est mort au combat en 1870 et qui avait surtout souhaité améliorer l'efficacité de l'armée française, a placé le simple soldat au centre de ses réflexions ; en conséquence, il a privilégié la tactique. Loin d'être un fanatique de la guerre, il confessait qu'« une armée est une chose monstrueuse ». Il rappelait une évidence, curieusement souvent oubliée : « Le combat est le but final des armées. » Autre évidence, qu'il n'est pas mauvais, non plus, de rappeler : « L'homme ne va pas au combat pour la lutte, mais pour la victoire. » Son principal apport se trouve dans la mise en valeur de ce que ressent le soldat, analyse qui a été très largement reprise par J. Keegan cent ans plus tard. L'homme qui va au combat, dit-il, recherche la victoire et surtout il éprouve de la peur. Ce sentiment est atténué par plusieurs éléments, la discipline, le serment, le prestige du chef, le moral, l'exercice et une contre-peur exercée par la gendarmerie de nos jours, par les soldats de troisième ligne, les triaires, dans l'armée romaine.

Au début du xx^e siècle, H. Delbrück réintroduisit l'Antiquité dans le débat⁷³ ; il revenait en quelque sorte